

# Traducteurs de la Renaissance: Jean Martin, l'inconnu

par *Rosario Pellegrino*\*

## Abstract

*Translators of the Renaissance: Jean Martin, the unknown*

Renaissance in France is one of the most important ages for the history of translation. Whereas some of the European languages are considered like noble national languages, translation practice changes deeply. In fact, in order to encourage the use of the national language, in France François I's policy facilitates the translation of an increasing number of texts or documents after a long period of oblivion. After 1540, translation is considered like urgent and necessary to transfer knowledge. Only a few translators have personal theories which help them follow specific rules. After Etienne Dolet, the best known theoretician, Jean Martin, through his translations of Vitruvius, contributes to make this author popular and, in particular, to improve lexicology research in the Renaissance age. After François I's death, he becomes an important personality in Paris thanks to his contacts with Michel Vascosan's translation laboratory. Martin proposed to enhance every text rather than to translate it. This does not prevent him from respecting every author, his thoughts and his original text. He admired ancient documents and, as a consequence, he is considered a bridge between Antiquity and Renaissance as he was one of the most innovative translators of that century. He became famous for his 'mirror translation' practice in the respect of original language and texts.

*Keywords:* Translation, Renaissance, Jean Martin.

## I

### Renaissance et traduction

La Renaissance française est très représentative dans l'histoire de la traduction. L'importante production de textes, l'engagement et le dévouement considérables des traducteurs influencent la vie intellectuelle de l'époque, la plaçant dans un cadre sociopolitique, linguistique et littéraire d'une importance remarquable. Les langues nationales, reconnues comme *nobili mezzi di comunicazione del pensiero*<sup>1</sup>, modifient la pratique de la traduction dans tous les domaines de la connaissance humaine.

François Ier, Père des lettres, conscient de la valeur culturelle de la traduction, qu'il considère comme la méthode appropriée pour illustrer la langue nationale, encourage la pratique, l'engagement personnel et la fidélité des traducteurs.

\* Professore associato di Lingua e Traduzione Francese, Dipartimento di Studi Umanistici, Università degli Studi di Salerno; ropellegrino@unisa.it.

À une époque de grande instabilité extérieure et intérieure, confier la glorification littéraire du monarque aux traducteurs, c'était s'assurer le concours d'hommes dont la culture et les fonctions étaient fondamentalement non aristocratiques. Il s'agit bien de s'appuyer sur une élite que tout oppose à la structure féodale pour tenter de séduire une partie de l'aristocratie. La traduction pouvait parvenir mieux que toute autres formes d'écriture, en ce que, fidèle sujet de l'auteur qu'il traduit, le traducteur est nécessairement fidèle sujet du roi père des lettres<sup>2</sup>.

Il appartient au roi 'Grand Auctor'<sup>3</sup>, parrain généreux de l'activité traductive, d'indiquer les ouvrages dignes d'enrichir la langue française, afin qu'elle puisse devenir un instrument convenable et noble comme le sont les langues classiques. La plupart des traducteurs de l'époque, qui considèrent la traduction comme un exercice de style et un moyen d'enrichissement de la littérature nationale, obtiennent des charges et des honneurs tout en bénéficiant de «dons, bienffaictz, faveurs et pension que leur donne et ordonne ordinairement le Roy» comme en témoigne Antoine Macault «valet de chambre du roi», dans l'épître dédicatoire au cardinal de Lorraine, dans l'introduction à sa traduction de *Pro Marcello* de Cicéron<sup>4</sup>.

Considéré comme «indispensable artisan de l'extension des savoirs et de la sagesse»<sup>5</sup>, et estimant avoir contribué au renouveau politique et culturel de son époque, le traducteur revendique le statut d'auteur, dont il souhaite partager la gloire et l'immortalité. Comme il s'interroge constamment sur son entreprise, il prend conscience de son travail et, malgré il reconnaît de ne pas jouir d'une grande estime, il évalue son rôle inéluctable dans le transfert des connaissances et dans le maintien de la renommée et de la gloire du roi. À travers l'étude de grandes œuvres d'écrivains anciens, ses traductions sauvent de l'oubli le savoir antique qui, dans le cas contraire, aurait été à la portée d'un petit nombre d'érudits.

Entreprendre la traduction d'un texte peut répondre au besoin de «restituer un trésor» ou de faire le plus beau présent possible à ceux qui ne connaissent pas la langue de l'ouvrage en leur donnant accès à une connaissance nouvelle. Mais entreprendre la traduction d'un texte, c'est aussi s'engager dans un travail important qui s'ajoute à la rédaction du texte-source et qui est justifié par des besoins parfois différents de ceux qui ont motivé la rédaction initiale<sup>6</sup>.

À partir de 1540, même si l'acte traductif n'est pas considéré en tant que véhicule du savoir, la traduction devient une sorte de «labeur contraint, inférieur et sans gloire». À cet égard, Jacques Peletier du Mans dans son *Art Poétique* déclare que «traduire est une besogne de plus grand travail que de louange», ajoutant également qu'«un traducteur n'a jamais le nom d'Auteur»<sup>7</sup>. Hugues Salel, dans sa traduction de l'Iliade, affirme «car quoy que face ung parfait traducteur, tousjours l'honneur retourne à l'inventeur»<sup>8</sup>. Conscient de l'utilité de son travail mais aussi des difficultés et des critiques auxquelles il s'expose, le traducteur souligne l'ambiguïté d'un exercice indispensable et intimement lié au progrès de la langue nationale. Toutefois, seuls quelques traducteurs tentent de réglementer la traduction à l'aide de théories personnelles. Le premier à exposer de véritables règles, dans un ouvrage entièrement consacré à la traduction, est Étienne Dolet.

[Il est] le premier théoricien de la traduction de la Renaissance à établir des règles pour bien traduire. Si le terme *traduction* est utilisé pour la première fois sous sa plume, en 1540, il va en proposer quelques préceptes dont on peut dire que, d'un côté, ils reprennent ceux de Cicéron et que, de l'autre, ils sont valables jusqu'à nos jours [...]. Il faut dire en sa faveur que cet érudit, traducteur précocement rationaliste et éminent philologue, et malgré l'hommage que lui rend du Bellay, n'a pas joui de la notoriété de son vivant, ses préceptes ne devant être suivis qu'au siècle suivant<sup>9</sup>.

Dans *La manière de bien traduire d'une langue en aultre*<sup>10</sup>, Dolet énonce cinq règles utiles pour effectuer une bonne traduction. Il soutient qu'à la base d'une traduction parfaite, il doit y avoir une connaissance approfondie de la matière, du sujet du texte à traduire. En d'autres termes, il proclame la primauté du contenu du texte sur la forme et sur le style. La connaissance et la maîtrise de la langue de départ comme de celle d'arrivée, une chose très importante pour la plupart des théoriciens de l'époque, représente pour Dolet la deuxième règle à suivre. La troisième a l'objectif de mettre en garde le traducteur contre la servilité d'une traduction mot à mot. Chaque langue a ses constructions, ses locutions et, en employant la traduction littérale, le traducteur se prive non seulement de sa liberté, mais obscurcit souvent le sens de la pensée de l'auteur. Étant donné le charme exercé par la finesse et la variété du vocabulaire des grandes langues, par la quatrième règle, il invite les traducteurs à utiliser le langage commun. Enfin, avec la dernière règle il met en évidence la corrélation entre l'art de la traduction et l'art oratoire. Il faut garder à l'esprit le nombre oratoire, c'est-à-dire assembler les expressions avec grâce pour attribuer au langage une harmonie agréable à l'âme et, surtout, aux oreilles. Cette dernière règle révèle, de façon particulière, une forte influence cicéronienne.

Dolet et Cicéron identifient tous deux une correspondance subtile mais concrète entre la traduction et l'*arte oratoria*<sup>11</sup>. En procédant ainsi, Dolet esquisse une nouvelle figure de traducteur «l'image du traducteur paria et tâcheron méconnu est repérable à partir des années 1540»<sup>12</sup>.

Joachim du Bellay, dans trois chapitres de *Deffence et Illustration de la langue françoise* (1549), aborde également des questions de traduction, à travers l'analyse de sujets controversés, historiques et théoriques qui légitiment la traduction comme meilleure forme d'imitation.

Parmi les grandes idées de la *Deffence et Illustration de la langue françoise*, apparaît le rôle de l'imitation, que les humanistes cicéroniens pour leur part souhaitaient maintenir exclusivement par rapport aux textes cicéroniens. Or pour du Bellay, le principe de l'imitation est à entendre comme le préconisait Aristote, on ne se contente pas d'imiter le réel, fût-il idéalisé, il s'agit de le transcender<sup>13</sup>.

Contrairement aux auteurs latins Quintiliano, Cicéron et Horace qui privilégient l'imitation des Grecs à travers la périphrase, Du Bellay légitime la *translation*, considérée comme la meilleure forme d'imitation. Il prétend l'utiliser, dans le sens où l'écrivain doit prendre la forme du modèle qu'il veut imiter et recréer entièrement les idées à

partir de zéro, ce que prévoit la théorie de la traduction *ad sensum*. Parmi les différents procédés de *translation*, il propose le principe de compensation comme moyen apte à surmonter les difficultés de traduction dans un texte. Le traducteur doit, inconsciemment, imposer sa propre clé de lecture du texte original et produire un réarrangement personnel, partant de l'hypothèse que la traduction dépend de la présence implicite d'une série de choix garantissant le caractère individuel de chaque travail. Sur la base des principes de la *Pléiade*, Du Bellay estime que la traduction ne doit pas devenir plagiat, mais doit demeurer une assimilation personnelle de la sensibilité et de l'art. Le poète doit se nourrir des œuvres des Anciens, s'approprier leurs sentiments et leurs pensées pour les exprimer, enfin, de manière personnelle et spontanée. Puisqu'il n'existe pas de règles fixes, il exhorte les traducteurs à créer des traductions nouvelles et originales, une théorie largement reprise par Jacques Peletier du Mans dans le chapitre *Des traductions* de son *Art Poétique* et par Jacques Amyot qui, par sa traduction des *Vies des hommes illustres*, montre que chaque traducteur peut créer une œuvre d'une manière nouvelle et originale<sup>14</sup>.

Parmi les traducteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, Amyot a été l'un des premiers à considérer la relation entre la forme et le sens du texte. Poursuivant sans relâche sa recherche d'un langage simple et clair et intéressé par les aspects évolutifs de la langue, il participe activement à de nombreux débats sur la traduction, exerçant une grande influence sur l'évolution de la prose au point d'être considéré comme «l'artisan le plus efficace de l'épanouissement de la prose française relevée»<sup>15</sup>. Sa traduction des *Vies Parallèles* est considérée comme l'œuvre qui, plus que toute autre, a contribué à la diffusion de la culture classique en France. Évitant les latinismes inutiles, les archaïsmes et les italianismes, il soutient

Quant aux mots simples, il les faut premièrement choisir, puis les joindre et assembler. En les choisissant, nous prendrons ceux qui sont les plus propres pour signifier la chose dont nous voulons parler, ceux qui nous sembleront plus doux, qui sonneront le mieux à l'oreille, qui seront plus coutumièrement en la bouche des biens parlants<sup>16</sup>.

De plus, la nature même de Plutarque trouve en lui une correspondance singulière pour l'intérêt qu'il attribue à la biographie, à la narration de faits anecdotiques et à l'énonciation de règles de morale. En effet, avec sa traduction, Amyot actualise des faits que l'écrivain de Chéronée avait racontés longtemps auparavant, et la considère comme le résultat de la compréhension de l'auteur que l'on traduit, facteur particulièrement nécessaire à la pratique de la traduction. Toutefois, lorsque l'on traduit la pensée d'un auteur d'une langue à l'autre, il faut décider si attribuer plus d'importance à la lettre ou au sens.

La meilleure méthode de traduction consiste à rendre d'abord la pensée de l'auteur, puis à s'attacher aux mots, pour autant du moins que le permettent les deux langues, et enfin à respecter le plus possible le caractère propre de l'auteur, de sorte qu'on ne l'altère ni par suppression ni par addition, mais qu'on le rend intégralement et avec une parfaite ressemblance<sup>17</sup>.

Pour traduire des termes ou des expressions exotiques ou lointaines dans le temps, les traducteurs de la Renaissance peuvent moderniser ou bien trouver des équivalents tout en remplaçant un terme étranger par un terme français. Cela pour supporter le dédoublement des mots, pour enrichir la langue et souligner l'importance de la *copia verborum*, c'est-à-dire la richesse du langage. C'est exactement ce que revendique Dolet dans la recherche du nombre oratoire.

De surcroît, la Renaissance étant le siècle de l'émancipation de l'esprit humain, fondée sur l'étude de la culture classique, le travail des traducteurs a permis la redécouverte et la renaissance de textes jusqu'alors inconnus grâce au travail de multiples traducteurs. Ainsi, pour la traduction de Vitruve, Jean Martin recourt à la collaboration de personnalités illustres telles que Léon Baptiste Alberti, Guillaume Budé et Jean Goujon. Ce dernier ajoute de nombreuses illustrations et commentaires à la fin du texte, qui lui permettent de contribuer non seulement à la diffusion, mais aussi à la création de multiples modèles d'écriture.

De plus, la collaboration ne restait pas seulement à l'intérieur de l'atelier d'un seul imprimeur, les résultats de chaque recherche s'échangeaient entre différents ateliers qui tissaient souvent entre eux des liens familiaux. On sait, d'après un récent travail de Wooldridge, que Robert Estienne empruntait des passages entiers de la traduction de Vitruve par Jean Martin pour les éditions de ses *Dictionnaire françois latin* et *Dictionarium latino-gallicum*<sup>18</sup>.

Bien que les traducteurs soient devenus la cible de la critique, une grande gratitude est due à Étienne Dolet, Jacques Amyot, Jean Martin, Jacques Peletier du Mans ainsi qu'à de nombreux autres qui ont promu la langue nationale, enrichi le vocabulaire par la création de nouveaux termes et contribué à conférer à la pratique de la traduction une identité propre, créant ainsi le sentiment d'historicité de la langue.

## 2

### Jean Martin: étrange identité

Digne écrivain et homme de culture, admiré pour ses traductions de Marc Vitruve Polion, Sebastiano Serlio et Léon Baptiste Alberti, Jean Martin harmonise en soi la dignité du traducteur et l'importance du vulgarisateur, une combinaison qui lui permet de jouer un rôle important dans la Renaissance française. Passionné d'architecture, il a été l'un des premiers qui a réussi à comprendre la contribution que la vulgarisation de la grande œuvre de Vitruve pouvait apporter à la communauté scientifique.

Mais pour bien mesurer le travail de Martin sur Vitruve, il faut s'intéresser à sa révision, quasi contemporaine, de Colonna. Le parallèle permet de mesurer la contribution personnelle de l'humaniste par rapport au traducteur original<sup>19</sup>.

Traducteur de textes sur l'architecture pour les ouvriers, Martin, secrétaire d'ambassade et excellent linguiste, traduit les textes de grands humanistes italiens tels que Ja-

copo Sannazaro et Pietro Bembo<sup>20</sup>. En traversant les frontières de différents domaines, d'un milieu social à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, il contribue à l'évolution des recherches lexicographiques, base essentielle à tout type de traduction, qui lui permettent de contribuer à construire un monde moderne, devenant l'un des nombreux pionniers de la première Renaissance française.

On connaît peu de choses de sa vie. Le nombre restreint de repères biographiques fournis par La Croix du Maine, Guillaume Colletet et Jacques Peletier présentent son existence comme

un vaste chantier, hérissé de nombreux échafaudages: peu de faits, beaucoup de conjectures. La personnalité de l'humaniste nous échappe encore; nous connaissons très mal les principales étapes de sa vie itinérante au service de divers ambassadeurs de France. Son travail de traducteur recèle aussi diverses zones d'ombre. Je pense non seulement à sa méthode de travail, mais aussi à un cas problématique comme la traduction du Roland Furieux de l'Arioste, paru à Lyon en 1543, sans le nom du traducteur et que La Croix du Maine attribue à Martin, mais ce n'est pas une autorité suffisante<sup>21</sup>.

Aucun détail certain, pas même dans la préface de ses œuvres et dans quelques-unes de celles-ci, il se définit «parisien», ou secrétaire de Massimiliano Sforza, dans un premier temps, lequel le met en contact avec le milieu italien. puis secrétaire du cardinal de Lénoncourt. Un seul document, digne de foi, fournit quelques indications fiables: la dédicace de la traduction d'Alberti, adressée à Henri II par Denis Sauvage, qui s'occupe de la publication du texte, après la mort de Martin survenue en 1553. Cette dédicace souligne la protection du cardinal de Lénoncourt, prélat cultivé et mécène des humanistes.

Il est l'Eminence grise de la traduction parce qu'il profita de soutiens constants et importants dans le monde ecclésiastique et diplomatique; il put s'adonner uniquement à son travail de traducteur pendant de longues années – ce qui n'est pas aussi fréquent qu'on l'imagine – grâce notamment à de bons protecteurs comme le dernier, le cardinal Robert de Lénoncourt, auquel son nom reste lié<sup>22</sup>.

Fortement intéressé par l'architecture, le cardinal l'encourage à en approfondir l'étude, lui garantissant sécurité et sérénité économique; pour se dédommager, Martin dédie la traduction du *Songe de Poliphile* à son frère Enrico di Lénoncourt<sup>23</sup>.

Jusqu'en 1547, Martin se consacre entièrement au travail, mais la mort de François Ier provoque un changement significatif dans sa vie. Jacques Peletier du Mans affirme que cet événement marque son entrée dans les cercles diplomatiques et dans l'entourage du duc d'Orléans, Hippolyte d'Este, grâce à qui il rencontre Sebastiano Serlio. Avec d'autres traducteurs de renom, il rejoint l'atelier de traduction de Michel Vascosan.

Les bibliographies, rédigées par ses successeurs, souvent incomplètes, lui attribuent des œuvres qui ne lui appartiennent pas, alors que, sans raison, elles en nient d'autres dont nous sommes sûrs. En comparant différentes bibliographies, émergent certains

ouvrages traduits certainement par lui: *L'Arcadie* de Jacopo Sannazaro<sup>24</sup>, *Les Azolains de Monseigneur Bembo, de la Nature d'Amour*<sup>25</sup>, *le Songe de Poliphile* de Francesco Colonna, *l'Architecture* de Vitruve<sup>26</sup>, la *Théologie Naturelle* de Raymond Sebond<sup>27</sup> et *l'Horus Apollo*. A celles-ci, il faut en ajouter d'autres, incontestablement, à lui: *Le Peregrin*, qui a pour sous-titre: *Revue et corrigée avec annotations par Jean Martin, Secrétaire de Maximilien Sforza* et *L'Oraison Funèbre de François Ier* qui se termine par les vers du traducteur. La raison que la traduction de *Roland Furieux* d'Arioste ne présente pas de signature peut être attribuée à la timidité du traducteur ou bien à la demande d'anonymat du commettant.

Si ce *Roland Furieux français* dédié à Hippolyte d'Este n'est définitivement attribué à Martin par aucun d'entre nous, faute de preuve certaine, on ne peut donc pas négliger le fait que La Croix du Maine le lui avait donné. [...] Il faut supposer en effet un traducteur de la qualité de Martin, et il semble difficile de ne pas y voir sa main, au moins dans le dernier contrôle: sa grande intelligence de l'italien, son élégance dans les rythmes et le lexique français, et ses scrupules dans le respect même du texte d'origine<sup>28</sup>.

Convaincu de la nécessité d'enrichir la langue française, il soutient qu'il ne faut pas se limiter à la simple traduction, mais qu'il est nécessaire d'apporter de la créativité au texte, tout en privilégiant une traduction réalisée non seulement dans le respect de l'intention et de la pensée de l'auteur mais aussi de son style et de sa façon d'exposer. Profitant de la sympathie des jeunes poètes de la Pléiade, il en subit la lente évolution artistique. Du Bellay parle de lui dans la *Deffence et illustration de la Langue Françoise*, le qualifiant de savant qui a le plus amplement honoré et enrichi la langue et la littérature de son époque. «Quant aux choix lexicaux de Martin, dans toutes ses traductions, et en particulier en ce qui concerne les descriptions de fleurs, les couleurs de l'eau ou du ciel, ils sont tellement riches qu'ils nécessiteraient un volume entier»<sup>29</sup>. Ronsard lui dédie une ode pindarique, louant ses talents artistiques de poète et d'architecte, le recommandant à la générosité du roi à travers ces vers:

... Si ta grande main désir/De répandre le bien/C'est à celui-ci, Sire,/Qui le mérite bien<sup>30</sup>.

Plusieurs ouvrages en vers, publiés après sa mort, témoignent de la grande et sincère estime de la part de ses contemporains. L'architecte Jean Bullant, dans ses *Règles générales d'architecture, des cinq manières de colonnes* de 1567, en parlant du traité d'Alberti, il en loue le traducteur

Traduit par Jean Martin, parisien, auquel est due une grande louange par les studieux d'architecture, pour avoir par luy éclairci et mis en nostre langage un si excellent livre et plusieurs autres desquels un chacun peut recevoir un grand contentement<sup>31</sup>.

Denis Sauvage, son admirateur et ami dévoué, publie à sa mort la traduction d'Alberti, à laquelle il ajoute une dédicace contenant un panégyrique du défunt.

De Jean Martin, Denis Sauvage, apparaît à la fois comme le La Boétie, l'ami le plus cher, et le Montaigne, en charge des chers vieux papiers de celui qui a prématurément disparu. Rien qui aide à dissiper le mystère d'un personnage notoire par ses traductions, mais que nous ne connaissons guère d'un peu plus de près – si l'on peut dire – qu'au travers Peletier du Mans dans *Dialogue de l'Orthographe*. Il occupe une fonction, à moins qu'on se borne à la lui prêter, celle d'historiographe du roi qui, pendant la période considérée, est loin d'être aisément définissable<sup>32</sup>.

Jacques Peletier, dans la deuxième édition du *Dialogue de l'ortographe e prononciation françoese* (1550), évoque le souvenir de son ami perdu, auquel il est lié par une estime et une amitié sincère. Rapidement cependant, les différends et l'oubli s'ensuivent. Ainsi, tout en bénéficiant d'une haute estime auprès de ses contemporains qui lui réservent une place importante parmi les lettrés de l'époque, son nom, obscurci par l'importance des auteurs qu'il traduit, n'est pas toujours tenu en juste considération et trop souvent, il est plutôt oublié.

### 3

#### Un traducteur novateur

Jean Martin innove et fait évoluer la pratique de la traduction grâce à la profonde complicité et à la fascination que les œuvres classiques de prime ordre exercent sur lui permettant d'ouvrir de nouvelles voies vers la connaissance humaine. Conscient du fait que la langue renferme les traces de l'histoire des civilisations, il estime qu'il est impossible de créer de nouvelles œuvres sans partir de ce qui a été produit de beau, d'utile et d'intéressant dans le passé.

Dès sa plus tendre jeunesse, il témoigna une ardente passion non seulement pour la connaissance des langues, mais encore des sciences et même des beaux-arts. Car, après s'être rendu, par ses veilles assidues, consommé dans les langues grecque, latine, italienne, espagnole et françoise, il s'adonna sérieusement à l'étude de la philosophie. Et passant de cette étude aux arts mécaniques, il apprit de telle sorte les plus nobles secrets de l'architecture qu'il se rendit capable d'entendre l'ancien Vitruve et même de nous faire entendre par la docte version qu'il en publia<sup>33</sup>.

Les préfaces critiques et les glossaires attribuent de l'importance et de la valeur à ses traductions car ils y justifient l'emploi de néologismes, de changements lexicaux et fournissent, en outre, toute une série d'informations concernant le nom du demandeur, celle de l'intermédiaire entre le demandeur et le traducteur et la situation historique, sociale et politique du moment. Les commentaires en marge du texte, doublant la narration, lui permettent de prendre ses distances et d'introduire des réflexions et des commentaires sur le texte, créant une sorte de traduction miroir<sup>34</sup>.

La décision de traduire certains ouvrages et les procédés linguistiques associés et utilisés sont le fruit de recherches intéressantes et approfondies. Soucieux de pénétrer jusqu'à l'essence des textes qui lui sont confiés, Martin propose une nouvelle pratique



de la traduction qui, héritière des grandes réflexions classiques et rhétoriques, contribue non seulement à la divulgation, mais aussi à la création de multiples modèles d'écriture, de formes textuelles largement suivies et imitées. À cet égard, il soutient que la parfaite compréhension du sens du texte et du sujet traité par l'auteur qu'il s'apprête à traduire, deviennent des éléments indispensables pour garantir l'intelligibilité du texte vulgarisé<sup>35</sup>.

Dans la préface au *Songe de Poliphile*, outre les circonstances qui l'ont mené à accepter la traduction de l'œuvre, il parle également de scènes de sa vie privée, scènes qui éclairent de nombreux aspects de son activité<sup>36</sup>, notamment la redécouverte de l'homme réalisant avec succès la tâche de vulgariser les connaissances anciennes justement par le biais de la traduction.

Sa carrière commence par la révision d'une traduction française de *Peregrin*, un roman qui séduira des générations de lecteurs italiens et français, conquis par l'histoire d'amour dont le traducteur a su saisir la stratégie rhétorique. Plusieurs éléments coexistent dans l'ouvrage et en font un traité d'amour et de rhétorique<sup>37</sup>, sujet qui intéresse beaucoup Martin, comme il le revendique lui-même dans les *marginalia*, qu'il intègre dans la version française, soulignant sa valeur morale et allégorique. Les descriptions, les figures, les thèmes, le balayage du texte sont influencés par l'idée de rhétorique qui remonte au début du XVI<sup>e</sup> siècle. La rhétorique de la fausse apparence ou de la fausse séduction, accentuée par les passages continus d'un thème à l'autre, font de l'œuvre l'apogée de l'imaginaire. Entre autres, il faut dire que, dans sa courte mais intense carrière, Martin a toujours traduit des textes proches en terme de rhétorique et de style.

En prêtant une attention scrupuleuse au texte original et en reconsidérant la traduction de François D'Assy datant de l'année précédente, Martin donne le meilleur de lui-même, travaillant sur une langue qu'il souhaite illustrer et défendre. La notion de respect du sens de l'auteur, la nécessité d'exprimer la musicalité et la perfection des deux langues sont ses objectifs premiers. De surcroît, grâce au nombre oratoire et à l'expression poétique, il introduit dans la prose des problématiques philosophiques telles que le symbolisme décoratif et l'analyse de la passion amoureuse, qui deviendront source d'inspiration pour ses contemporains.

Un choix malheureux, jugé tel par la critique, concerne le passage du vers à la prose dans sa traduction du *Roland Furieux* d'Arioste, ce que l'auteur justifie en affirmant que la traduction d'un texte en vers est une tâche très ardue.

Un autre choix en négatif peut en être rapproché: celui du passage des vers à la prose dans la traduction de l'Arioste. L'excuse alléguée par le traducteur et rapportée par Jean des Gouttes est celle de l'urgence de la publication, un texte versifié ne pouvant être écrit dans les mêmes délais. C'est tout à fait comparable à l'instance avec laquelle Martin, toujours dans la préface des *Azolaines*, assure qu'il est peu exercité en la diversité des rymes. En l'occurrence, la raison de ce choix est à rattacher à des traditions d'écriture bien ancrées dans la littérature française, en même temps qu'à l'existence, depuis plusieurs siècles, de traductions de textes versifiés en textes de prose et réciproquement de textes de prose en textes versifiés<sup>38</sup>.

À propos de défense du traducteur, Marie Madeleine Fontaine<sup>39</sup> rappelle qu'il est significatif qu'à une époque dans laquelle presque toutes les traductions littéraires sont en vers Martin décide de traduire le Roland Furieux en prose. L'importance de la grâce et de la musicalité du texte se pose dès la préface, comme un aspect essentiel dans le processus de la traduction. À travers l'emploi de ressources sonores, Martin met en évidence les multiples aspects de la narration, cueillant l'essence du texte original à travers les allitérations qui restent les mêmes dans les deux versions, même si la version française souligne la volonté du traducteur de mettre en évidence la structure rythmique des accents. Parmi les aspects positifs de sa façon de traduire, l'harmonie surprenante que l'on retrouve dans toutes ses traductions, bien qu'elles soient d'origine, de nature et de langues différentes, devient un objectif innovant de prime ordre.

La fonction de la poésie est d'inquiéter le langage, de briser dans les mots les réseaux de relations conceptuelles à cause desquelles nous n'avons de la réalité qu'une image, sans accès à cette unité qu'on pressent pourtant derrière toutes ces représentations partielles, donc abstraites. Dans ces conditions, qu'est-ce que le traducteur pourra ne trahir que l'essentiel<sup>40</sup>.

La valeur du style de Jean Martin réside dans l'emploi de trois formes originales: le changement de position des syntagmes qui déterminent la valeur prédicative, l'accentuation des clauses, la transformation des figures de style, comme les métaphores, en formes poétiques correspondantes. C'est le cas de la description de la beauté et, en particulier, de celle féminine, un thème traditionnel qu'il emploie en vue de la création de vers très poétiques, que l'on peut retrouver dans la comparaison des deux textes: source et cible.

Certaines traductions de Martin sont le fruit de l'élaboration d'ouvrages réalisés dans de véritables ateliers de traduction, comme celui de Michel de Vascosan. Ainsi pour la traduction des *Dieci libri d'Architettura* de Marc Vitruve Pollion, texte sur lequel il travaille pendant deux ans, après s'être longuement documenté, il fait précéder sa traduction d'une préface dans laquelle il indique ses sources et apporte des précisions sur le procédé employé d'où émergent respect et intérêt pour le travail de ses prédécesseurs, en particulier pour l'édition de Fra' Giocondo de 1511.

Il fallut deux ans à Martin pour mener à bien la traduction de Vitruve, selon ses dires, non sans merveilleuse difficulté. En dehors de la compréhension même du texte, parfois problématique en partie en raison de l'hétérogénéité des sources et de la perte des illustrations du traité, il s'agissait pour le traducteur de trouver aux notions antiques, étrangères à la culture et à la tradition héritées du Moyen Âge, des équivalents compréhensibles de tout un chacun<sup>41</sup>.

Au-delà de la compréhension du texte, parfois problématique du fait de l'hétérogénéité des sources et du manque d'illustrations, Martin est contraint de trouver des équivalents à de vieux termes techniques et à des définitions obsolètes. Pour éclaircir des passages obscurs du texte, il recourt à la transposition et à la paraphrase, ajoutant une *Déclaration de noms propres et mots difficiles contenus en Vitruve*, où il déclare avoir

utilisé des mots et des exemples pour rendre l'œuvre plus compréhensible. Le langage devient une représentation spatiale, numérique et raisonnée de l'objet d'art, passant du nombre oratoire aux notes d'architecture et aux devis.

La difficulté rencontrée par Martin pour donner un équivalent à un certain nombre de termes techniques, la plupart du temps translittérés du grec par Vitruve, se traduit par le recours systématique à la transposition et à la paraphrase. Il s'agit des différents types de temples définis par Vitruve (prostyle, amphiprostyle, périptère...), de leur disposition (aréostyle, diastyle, eustyle etc.), ou de leur façade (tétrastyle, hexastyle...)<sup>42</sup>.

Sa traduction est la référence de base du vocabulaire architectural auquel il se référera lui-même pour d'autres travaux sur le sujet. Les questions théoriques, rapportées comme de simples notions utiles à un public qui a besoin de se mettre à jour, inaugurent un genre nouveau à double caractéristique, celle des notes techniques et celle de l'utilisation d'un vocabulaire technique extraordinairement riche.

Plutôt que les aspects négatifs ou positifs d'une traduction, ce sont la recherche du terme ou de la forme appropriée et le rappel à l'autorité des grands auteurs, à leur culture ample et variée que des personnages tels que Jean Martin, Clément Marot et Thomas Sébillet, à l'époque de la Renaissance, attribuent à la pratique traductive le statut d'une véritable discipline, tout en reconnaissant l'influence de Platon et de Ficin.

### En guise de conclusion

En conclusion, on peut dire que le plus grand mérite que l'on peut reconnaître à Jean Martin est certainement celui d'avoir rapproché la culture de la Renaissance au monde classique et, dans une large mesure, également à celle d'autres cultures, exprimées dans différents idiomes vulgaires qu'il a rendu possible grâce à la traduction. Malgré la conscience d'acquiescer une liberté toujours plus grande par rapport au texte original, il n'oublie pas de rappeler les difficultés de son entreprise visant à réconcilier des termes opposés, dans le respect des deux langues afin de reproduire la cohérence du sens et favoriser la compréhension des textes. Ce faisant, il fait partie des rares traducteurs innovants, de ceux qui, à la Renaissance, ont inauguré le procédé de codification de la traduction, dans l'attente d'une théorie scientifique basée sur l'analyse et la différenciation des typologies de textes.

### Notes

1. Cf. C. Galderisi, J.-J. Vincensini, *La traduction entre Moyen Âge et Renaissance. Médiations, auto-traductions et traductions secondes*, Brepols, Turnhout 2017.

2. B. Garnier, *Guillaume Bochetel et Lazare de Baïf, traducteurs conseillers de François Ier*, ds. Jean Delisle (éd.), *Portraits de traducteurs*, Collection: Traductologie, Presses Université, Arras 1999, p. 52.

3. L. Guillermin, *L'auteur, les modèles et le pouvoir ou la topique de la traduction au XVI<sup>e</sup> siècle*, ds. "Revue des Sciences Humaines", 180, octobre-décembre, 1980, p. 27.

4. Cicéron, *L'oraison que fait Cicéron à César pour le rappel de M. Marcellus sénateur romain*, trad. A. Macaulay, Augereau, Paris 1534.

5. H. Naïs, *Traduction et imitation chez quelques poètes du XVI<sup>e</sup> siècle*, ds. "Revue des Sciences Humaines", 180, octobre-décembre, 1980, p. 34.
6. M. Viallon, *Les traducteurs français de l'histoire du concile de Trente de Paolo Sarpi*, ds. M. Viallon (éd.), *La traduction à la Renaissance et à l'âge classique*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2001, p. 37.
7. J. Peletier, *Art poétique*, Les Belles Lettres, Paris 1930.
8. R. Marichal, *La première édition de la traduction de l'Iliade par H. Salel*, ds. "Humanisme et Renaissance", 2, 1934, p. 156. Cf. L. Guillerm, *Sujet de l'écriture et traduction autour de 1540*, Aux Amateurs des livres, Paris 1998, p. 433.
9. I. Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris 1999, p. 24.
10. É. Dolet, *La manière de bien traduire d'une langue en aultre*, Slatkine, Genève 1972.
11. Cf. D. Cecchetti et al., *Étienne Dolet (1509-2009)*, éd. par M. Clément, ds. "Cahiers d'Humanisme et Renaissance", 98, Droz, Genève 2012.
12. Guillerm, *L'auteur, les modèles et le pouvoir ou la topique de la traduction au XVI<sup>e</sup> siècle en France*, cit., p. 10.
13. Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, cit., p. 26.
14. Cf. D. Le Fur, *Une autre histoire de la Renaissance*, Perrin, Paris 2018.
15. R. Aulotte, *Jacques Amyot et la formation de la prose littéraire française*, ds. *Travaux de linguistique et de littérature*, XVIII, 2, Strasbourg 1980, p. 51.
16. P. Horguelin, *Traducteurs français des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Linguattech, Montréal 1996, p. 17.
17. Ivi, p. 91.
18. T. Uetani, *Éléments biographiques sur Jean Martin*, ds. *Jean Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, ds. "Cahiers V. L. Saulnier", 16, ULM, Paris 1999, p. 28.
19. F. Lemerle, *Jean Martin et le vocabulaire d'architecture*, ds. *Jean Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, cit., pp. 114-5.
20. Cf. E. Boillet, B. Conconi, Ch. Lastraioli, M. Scandola (éds.), *Traduire et collecter les livres en italien à la Renaissance*, ds. "Savoir de Mantice", 29, Publication du Centre d'études supérieures de la Renaissance, 2020.
21. Uetani, *Éléments biographiques sur Jean Martin*, cit., p. 31.
22. M. M. Fontaine, *Conclusion*, ds. *Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, ds. "Cahiers V. L. Saulnier", 16, Cedex, Paris, p. 227.
23. *Le songe de Poliphile* est la traduction et adaptation par Jean Martin de l'*Hypnératomachia Poliphili* de Francesco Colonna, paru à Venise en 1499.
24. On doit à Jean Martin une traduction de J. Sannazaro, *Arcadia*, Vascosan, Paris 1544, qui a été réimprimée soixante fois durant le XVI<sup>e</sup> siècle.
25. *Les Azolains de Monsieur Bembo, de la nature d'amour*, traduit d'italien en français par Jean Martin par le commandement du duc d'Orléans, date de 1545.
26. Vitruve, *L'Architecture ou art de bien bâtir*, trad. de J. Martin, J. Gazeau, Paris 1547.
27. R. Sebond, *La théologie naturelle*, trad. de J. Martin, Vascosan, Paris 1551.
28. Fontaine, *Conclusion*, ds. *Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, cit., p. 233.
29. M. Lorgnet, *Traits communs aux traductions attribuées à Jean Martin*, ds. *Jean Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, cit., p. 212.
30. P. de Ronsard, *Ode XV à Jean Martin*, ds. *Œuvres Complètes*, 1, Gallimard, Paris 1965, p. 131.
31. P. Marcel, *Jean Martin*, F. Alcan, Paris 1998, p. 135.
32. Th. De Bèze, *Autour de Jean Martin: Denis Sauvage, Jacques de Vintimille et Théodore de Bèze*, ds. *Jean Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, cit., p. 33.
33. G. Colletet, *La vie de Jean Martin*, ds. *Jean Martin, un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, cit., p. 299.
34. Cf. J. C. Arnould, *Jean Martin dans ses préfaces: un traducteur de la Renaissance*, ds. Ch. Brucker (éd.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance*, Champion, Paris 1997.
35. Cf. P. Marcel, *Un vulgarisateur, Jean Martin*, Garnier, Paris 1993.
36. Cf. S. Ferrari, *La traduzione francese del Peregrino: echi della cultura ferrarese nella Francia del Cinquecento*, ds. M. Bertozzi (éd.), *Alla corte degli Estensi, filosofia, arte e cultura a Ferrara nei secoli XV e XVI*, Atti del Convegno internazionale di studi Ferrara, 5-7 marzo 1992, pubblicazioni Università di Ferrara, Ferrara 1994, pp. 345-53.

37. Cf. T. A. Pierry, *L'apogée de la philosophie de l'amour*, ds. E. Kushner (éd.), *L'époque de la Renaissance (1400-1600)*, Tome II, *La nouvelle culture (1480-1520)*, John Benjamin Publishing Company, Amsterdam-Philadelphia 2017, p. 479.
38. Lorgnet, *Traits communs aux traductions attribuées à Jean Martin*, cit., p. 199.
39. M. M. Fontaine, *Jean Martin, traducteur*, ds. *Prose et prosateurs de la Renaissance*, Mélanges offerts à Robert Aulotte, Paris 1988, pp. 109-22.
40. Y. Bonnefoy, *La petite phrase et la langue phrase*, Le Tilu éditeur, Paris 1994, p. 3.
41. Lemerle, *Jean Martin et le vocabulaire d'architecture*, cit., p. 116.
42. Ivi, p. 118.

### Références bibliographiques

- Aa.Vv. (2012), *Étienne Dolet (1509-2009)*, éd. par M. Clément, Droz, Genève.
- Arnould J. C. (1997), *Jean Martin dans ses préfaces: un traducteur de la Renaissance*, ds. Ch. Brucker (dir.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance*, Champion, Paris.
- Aulotte R. (1980), *Jacques Amyot et la formation de la prose littéraire française*, ds. *Travaux de linguistique et de littérature*, XVIII, 2, Strasbourg.
- Boillet E., Conconi B., Lastraioli Ch., Scandola M. (dirs.) (2020), *Traduire et collecter les livres en italien à la Renaissance*, ds. "Savoir de Mantice", 29, Publication du Centre d'études supérieures de la Renaissance.
- Bonnefoy Y. (1994), *La petite phrase et la langue phrase*, La Tilu éditeur, Paris.
- Boulègue L. (dir.) (2014), *Commenter et philosopher à la Renaissance*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- Cicéron (1534), *L'oraison que fait Cicéron à César pour le rappel de M. Marcellus sénateur romain*, trad. A. Macault, Augereau, Paris.
- Dobeneasque E. (2007), *Pour une histoire du sujet de la traduction (et pourquoi la Renaissance)*, in "Doletiana rivista de traduccio i arts", 1.
- Dolet E. (1972), *La manière de bien traduire d'une langue en aultre*, Slaktine, Genève.
- Ferrari S. (1994), *La traduzione francese del Peregrino: echi della cultura ferrarese nella Francia del Cinquecento*, ds. M. Bertozzi (dir.), *Alla corte degli Estensi, filosofia, arte e cultura a Ferrara nei secoli XV e XVI*. Atti del Convegno internazionale di studi, Ferrara, 5-7 marzo 1992, pubblicazioni Università di Ferrara, Ferrara.
- Ferrer V., Miller O., Torrète A. (éd.) (2019), *La Renaissance au grand large. Mélange en l'honneur de Frank Lesrtingant*, Droz, Genève.
- Fins G. (2017), *Traduire: humanisme et pluralités des cultures. Transmission des savoirs et éducation de l'homme de la Renaissance*, ds. "Revue de la Société des Hispanistes Français", 2.
- Fontaine M. M. (1988), *Jean Martin, traducteur*, ds. *Prose et prosateurs de la Renaissance*, Mélanges offerts à Robert Aulotte, Paris.
- Fontaine M. M. (1999), *Conclusion*, ds. *Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, ds. "Cahiers V. L. Saulnier", 16, Cedex, Paris.
- Galderisi C., Vincensini J. J. (2017), *Les traductions entre Moyen Âge et Renaissance, autotraduction et traductions secondes*, Brepols, Turnhout.
- Garnier B. (1999), *Guillaume Bochetel et Lazare de Baïf, traducteurs conseillers de François Ier*, ds. Jean Delisle (dir.), *Portraits de traducteurs*, Presses Université, Artois.
- Gorris R., Vanautgaerden A. (dirs.) (2009), *L'auteur à la Renaissance*, Brepols, Turnhout.

- Guillerm L. (1980), *L'auteur, les modèles et le pouvoir ou la topique de la traduction au XVI siècle*, ds. "Revue des Sciences Humaines", 180, octobre-décembre.
- Guillerm L. (1998), *Sujet de l'écriture et traduction autour de 1540*, Aux Amateurs des livres, Paris.
- Horguelin P. (1996), *Traducteurs français des XVI et XVII siècle*, Linguattech, Montréal.
- Le Fur D. (2018), *Une autre histoire de la Renaissance*, Perrin, Paris.
- Marcel P. (1993), *Un vulgarisateur, Jean Martin*, Garnier, Paris.
- Marcel P. (1998), *Jean Martin*, F. Alcan, Paris.
- Marichal R. (1934), *La première édition de la traduction de l'Iliade par H. Salel*, ds. "Humanisme et Renaissance", 2.
- Martin J. (1544), *Arcadia*, traduction, Vascosan, Paris.
- Martin J. (1545), *Les Azolains de Monsieur Bembo, de la nature d'amour*, traduction.
- Martin J. (1547), *L'Architecture ou art de bien bâtir*, Vitruve, traduction, J. Gazeau, Paris.
- Naïs H. (1980), *Traduction et imitation chez quelques poètes du XVI siècle*, ds. "Revue des Sciences Humaines", 180, octobre-décembre.
- Oseki-Dépré I. (1999), *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris.
- Peletier J. (1930), *Art poétique*, Les Belles Lettres, Paris.
- Pierry T. A. (2017), *L'apogée de la philosophie de l'amour*, ds. E. Kushner (dir.), *L'époque de la Renaissance (1400-1600)*, Tome II, *La nouvelle culture (1480-1520)*, John Benjamin Publishing Company, Amsterdam-Philadelphia.
- de Ronsard P. (1965), *Ode XV à Jean Martin*, ds. *Œuvres Complètes*, I, Gallimard, Paris.
- Sebond R. (1551), *La théologie naturelle*, trad. de J. Martin, Vascosan, Paris.
- Uetani T. (1999), *Éléments biographiques sur Jean Martin*, ds. *Jean Martin. Un traducteur au temps de François Ier et de Henri II*, ds. "Cahiers V. L. Saulnier", 16, Cedex, Paris.
- Uetani T. (2001), *Étude prosographique sur Jean Martin, un traducteur de la première Renaissance française*, Thèse de doctorat, M. Simonin, Université de Tours, Tours.
- Villon M. (2001), *Les traducteurs français de l'histoire du concile de Trente de Paolo Sarpi*, ds. Marie Villon (dir.), *La traduction à la Renaissance et à l'âge classique*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne.